

CYRILL PASCHE
cyrill.pasche
@lematindimanche.ch

Sarah van Rooij reçoit dans un petit café bondé du Gundeli, un quartier animé au sud de la gare de Bâle. L'ancienne MVP de Cheseaux, désormais joueuse du Sm'Aesch Pfeffingen - à une quinzaine de kilomètres de Bâle - a élu domicile dans les environs. «Je suis en colocation avec une autre joueuse, nous devons être les seules à vivre en ville», explique la Vaudoise de 30 ans, transférée dans une des équipes de pointe de LNA à l'intersaison, après avoir été élue meilleure Suissesse au terme de l'exercice 2020-2021 sous le maillot du club vaudois.

«C'est ma première expérience dans un cadre professionnel», précise l'attaquante d'aile, qui a la particularité d'être aussi ingénieure en génie mécanique et désormais docteur en science et ingénierie de l'énergie renouvelable. «Quand Aesch Pfeffingen m'a contacté, le timing était parfait. Je venais de terminer ma thèse (ndlr: traitant des piles à hydrogène). Par ailleurs, je connaissais bien l'entraîneur (Andi Vollmer), qui est quelqu'un qui a une vision du jeu et du sport qui m'attirait. Et puis, aussi, j'avais envie d'expérimenter le professionnalisme. Si je suis ici, c'est avant tout pour vivre cette expérience. Là, par exemple, je me suis déjà davantage entraînée que durant toute la saison passée», sourit-elle.

«Mon plus grand accomplissement, c'est d'avoir réussi à concilier sport et études.»

Sarah van Rooij a toujours donné la priorité à ses études

Concilier sport de haut niveau et études supérieures à l'EPFL n'est pas à la portée du commun des mortels. Les obstacles sont nombreux, à commencer par les risques de découragement face à la masse de travail académique et la charge physique et mentale imposée par le sport de compétition. «Mon plus grand accomplissement, c'est d'avoir réussi à concilier sport et études. Le plus gratifiant, c'est de me dire que j'ai réussi à faire du volley au plus haut niveau possible en Suisse, et en même temps de réussir les études que j'ai suivies. Les deux domaines m'ont énormément apporté. Des hauts, mais aussi des bas qui étaient... très bas. La difficulté d'une thèse, c'est d'être livrée à soi-même. C'est un projet au long cours, qui s'étale sur plusieurs années. Par moments je voulais arrêter car je n'en pouvais plus. Mais au final on finit toujours par trouver des solutions.»

Comme passer un semestre à Londres, histoire de voir autre chose et de décompresser. «C'était la saison qui suivait la première année de ma thèse. Je m'entraînais beaucoup moins, j'avais l'impression d'avoir la tête sous l'eau avec mes études. J'avais besoin de faire un break. Alors je suis parti à Londres pour étudier durant six mois. J'avais même prévu d'arrêter de jouer. Mais là-bas j'ai retrouvé

ma passion pour le volley dans le championnat de première division anglaise. Le niveau n'est pas aussi bon que chez nous. Il y avait beaucoup de joueuses étrangères qui travaillaient à Londres et qui avaient par le passé joué à un certain niveau. On s'entraînait une fois par semaine, et il fallait payer pour jouer. C'était un peu le monde à l'envers. Mais j'ai beaucoup aimé cette expérience.» Sarah van Rooij, dont les ori-

gines sont néerlandaises, ne s'était encore jamais consacrée à 100% au volleyball. Parce que son parcours académique de haut niveau n'était pas compatible, mais aussi parce qu'elle «a besoin d'activer ses méninges». «Je suis plus performante quand j'ai d'autres activités à côté de mon sport. J'ai toujours aimé me challenger mentalement, garder mon cerveau actif. C'est ce qui m'a toujours convenu le mieux.»

La Pranginoise insiste sur le fait que les études ont toujours eu plus d'importance à ses yeux que le sport. «Mes frères aussi ont un parcours universitaire et sportif (William, master en mathématiques en poche, joue au basketball à Nyon), tout comme mes parents. Ils nous ont toujours encouragés à assurer notre avenir professionnel.»

Des priorités qui lui ont d'ailleurs coûté de nombreuses sélections en équipe nationale de-

puis 2014, qu'elle a brièvement retrouvée cet été aux Européens, après sept années d'absence. Si des efforts ont été entrepris depuis 2015, la compatibilité entre sport d'élite et études de haut niveau n'est pas toujours évidente. «Ça évolue, mais les athlètes ont encore besoin de davantage de soutien, notamment sur le plan financier et au niveau de l'encadrement», souligne Sarah van Rooij.

Elle est restée dominante

Avec le Sm'Aesch Pfeffingen, son rôle n'est plus tout à fait le même qu'à Cheseaux, où elle empilait les points et où la majorité des ballons lui étaient destinés au cours des quatre derniers championnats, même si elle reste une joueuse dominante de l'attaque bâloise. «Pour commencer, ma place sur le terrain n'est plus assurée. Il y a de la concurrence à mon poste, mais c'est une source de motivation. C'est une situation que je n'avais jamais vraiment connue par le passé. Cette saison est un apprentissage, c'est comme ça que je le vois en tout cas. J'apprends l'approche tactique, la préparation, l'exigence du monde pro. J'aimerais sans doute devenir entraîneuse un jour, et c'est un pas dans cette direction. À la fin de la saison, c'est cet apprentissage que je veux retenir avant tout, et non pas le fait de savoir si j'ai beaucoup ou peu joué.»

«Je suis plus performante quand j'ai d'autres activités à côté de mon sport. J'ai toujours aimé garder mon cerveau actif.»

Sarah van Rooij, élue meilleure joueuse suisse

La formation bâloise est ambitieuse et vise le titre. L'ultra-compétitivité a aussi un prix et tranche avec ce que Sarah van Rooij avait connu à Cheseaux ces dernières années. «On s'entraîne dans une salle à part. Il n'y a que la LNA, et tout est axé sur la performance. Le lien avec les jeunes du club est coupé, ce qui est dommage. C'est l'avantage des structures plus familiales, comme à Cheseaux, où la transmission entre les joueuses de la première équipe et les juniors se fait naturellement.»

Avec un titre de docteur à l'EPFL en poche, son avenir professionnel est déjà tracé. Il ne lui reste plus qu'à trouver un job qui lui permettra de mettre en pratique ses connaissances. «Je suis très attirée par tout ce qui se fait dans les services industriels au niveau de la transition énergétique. La gestion de l'approvisionnement d'énergie et d'électricité, les différents choix d'investissements. De plus en plus, nous utilisons les énergies de proximité, comme les bâtiments et les toits. Impliquer la communauté, la société dans la transition énergétique pour une énergie plus verte est un challenge qui m'intéresse. Ce sont des problématiques qui me passionnent depuis très longtemps et elles ont aussi guidé le choix de mes études.»

Pour ce qui s'apparente à sa dernière saison dans l'élite nationale, Sarah van Rooij a encore un objectif à atteindre: le titre de champion de Suisse. Elle était passée de peu à côté lors de sa saison à Köniz en 2015 (deuxième rang). «C'est un beau challenge, je trouve. Je consacre une année de ma vie au volley, ce serait une belle récompense de réussir à gagner le titre à la fin de la saison, n'est-ce pas?»



Sarah van Rooij, docteure en sciences de l'environnement à l'EPFL et attaquante au Sm'Aesch Pfeffingen. Chris Blaser

Sarah Van Rooij Partout au top

À 30 ans, la Vaudoise Sarah van Rooij, meilleure volleyeuse du pays, vient de se voir décerner son titre de docteur à l'EPFL.

